

Anthologie des Nouvelles

Runaway Girl
(la Fugueuse)

Jean-Rodolphe Turlin

Parue sur



<http://www.jrrvf.com>

Chapitre 1

BLOOMINGTON, INDIANA

Wednesday morning at five o'clock as the day begins
Silently closing her bedroom door
Leaving the note that she hoped would say more
She goes downstairs to the kitchen clutching a handkerchief
Quietly turning the backdoor key
Stepping outside she is free
She (we gave her most of our lives)
Is leaving (sacrificed most of our lives)
Home (We gave her everything money could buy)
She is leaving home after living alone for so many years

The Beatles, 1967

– Vous savez, c'était vraiment une fille merveilleuse. Calme, sensible, intelligente. Pas du tout attirée par tout cet univers de beatniks, de drogués, de musiciens décadents et scandaleux aux cheveux poisseux qui tombent jusqu'à terre...

- Pourquoi parlez-vous d'elle au passé ?
- Je ne sais pas... Je ne devrais pas, vous avez raison. Mais on entend tellement de choses affreuses à la télévision et à la radio... Les enlèvements, les viols, les meurtres...
- Tais-toi Marlon ! gémit sa femme Mary, assise dans le canapé !

Marlon baissa la tête.

- Et vous êtes certain qu'elle ne vous a pas pris d'argent ? Vous avez bien vérifié ?
- Oui, oui. Rien ne manque. Et puis Virginia n'est pas une voleuse !
- Elle n'a jamais manqué de rien, ajouta Mary en gémissant de plus belle.

Pathétique. Mais je commence à être blasé...

- Pourrais-je visiter sa chambre ?

Marlon me laissa à l'entrée de la pièce. C'était une chambre propre, bien rangée, avec une légère odeur de parfum fruité. Une chambre tout à fait classique mais avec une sobriété suffisante pour qu'on la remarque. Il n'y avait pas de ces atroces rideaux à grosses fleurs oranges ou à losanges roses, comme j'ai pu en voir souvent dans les chambres des jeunes fugueuses – un détail récurrent qui m'a toujours intrigué. Pas de plantes en plastique, non plus.

Sur les murs, la jeune fille avait affiché quelques aquarelles. Des oeuvres personnelles et fragiles. Des paysages verdoyants, d'autres plus pâles ou plus sombres, des portraits de personnages étranges, des fées, des lutins, un magicien dans le style du Merlin de Walt Disney... Je m'attendais à trouver une affiche avec les quatre têtes hilares des Beatles ou les sourires niais des Monkees. Non. Pas de posters des Rolling Stones, des Doors ou de Dylan, non plus. "Les musiciens décadents et scandaleux" n'avaient peut-être pas le droit de cité sous le toit de Mary et Marlon Sheppard, à Bloomington, Indiana.

Et pourtant...

Il y avait un tourne-disque installé sur une chaise. Sous la chaise, une pile de disques. Des anciens,

des récents. Voyons voir : *Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band* par les Beatles ; *Wheels of Fire* de Cream, avec une couverture hautement psychédélique ; *The Piper at the Gates of Dawn* de Pink Floyd et quelques simples comme *Like a Rainbow* et *Jumpin' Jack Flash* par les Rolling Stones et *Hey Jude* par les Beatles, des gros succès pops de l'année passée... Je me retrouvais perplexe devant cette pile de disques presque exclusivement anglais. "Pas du tout attirée par tout cet univers de drogués, de musiciens décadents" ...disait Marlon. Ben voyons...

Cependant, il n'y avait pas de traces des grands groupes de la Côte ouest comme Love, Country Joe & the Fish, Jefferson Airplane ou Grateful Dead... ces groupes qui avaient la particularité de fédérer les fugueurs et les fugueuses vers un seul objectif : San Francisco ! Plus curieux encore, une série de cinq disques intitulés *Fairy Tales/ Fairy Songs : Songs and verses from Middle-Earth* étaient rangés à part et semblaient bénéficier d'un traitement préférentiel... ils étaient édités par le département de musicologie de l'Université de l'Indiana par un type au nom curieux : Bard the Bowman.

Continuant la visite, j'explorais le petit rayon de livres. *Alice's Adventures in Wonderland* de Lewis Carroll ; *The Wonderful Wizard of Oz* de L.F.Baum ; des livres de contes de fées enfantins et une série de trois livres de format poche, fatigués par de fréquentes lectures : *The Lord of the Rings* d'un certain J.R.R. Tolkien.

Visiblement, la jeune Virginia Sheppard était une fan de contes de fées et d'histoires fantastiques...

J'étais de plus en plus intrigué. Son profil ne collait pas avec celui des "runaways" de son âge, qui fuyaient l'ennui de leur cambrousse natale pour rejoindre le pseudo-rêve californien dans une quelconque communauté hippie de San Francisco. Elle avait disparu un mois plus tôt, le 5 juillet 1968. L'enquête de la Police n'avait absolument rien donné et on s'était contenté d'envoyer les habituels avis de recherche dans les états voisins et jusqu'en Californie. L'inspecteur Grant, qui était alors chargé de l'affaire, s'était toujours montré rassurant. Mais Virginia n'avait donné aucun signe de vie. Inquiétant...

Je continuais donc l'exploration des lieux, m'attaquant au bureau. Du coin de l'œil, je vis Mary dans le cadre de la porte de la chambre.

- Avait-elle un journal intime ?
- Oui. Tout rose, avec un petit cadenas doré. Elle gardait toujours la petite clé autour du cou.
- Je ne le trouve pas. Elle l'a probablement emporté avec elle.

Pas grand chose sur le bureau. Tout avait été soigneusement rangé. A coté d'une boîte à crayons, un autre livre de ce J.R.R. Tolkien : *The Adventures of Tom Bombadil*. Je le pris machinalement pour le feuilleter. C'était un recueil de poèmes. Un bout de papier glissa et fila vers le sol en tourbillonnant. Dessus, un mot doux, romantique et enfantin : "Je pense à toi avec tout mon amour. – Chris" Mary était toujours là, épiant le moindre de mes gestes.

- Elle avait un petit ami ?
- Elle fréquentait des jeunes de l'Université. Mais je ne sais pas si elle avait un petit ami. Elle m'en aurait forcément parlé... je crois...
- Chris, ce nom ne vous dit rien ?
- Non.

Je continuais. Sous le livre de J.R.R. Tolkien était maladroitement caché un journal. *The Indiana Herald*. Il datait de la veille de sa disparition, le 4 juillet 1968. *Independance Day !* criait en gros caractères le titre à la Une. Mais Virginia avait découpé un autre article, laissant un petit trou rectangulaire dans la première page.

- Vous n'avez pas une idée de ce qu'elle a pu découper à cet endroit ?
- Non. Je ne lis pas le journal... Vous croyez qu'elle aurait pu rejoindre un de ces camps d'entraînement communistes dont on parle à la télévision ? Ils disent qu'ils enlèvent les adolescents, qu'ils les forcent à fumer de la drogue et à lire Karl Marx...
- Ces camps n'existent pas, Mrs Sheppard. Vous pouvez oublier ça !

Je continuais mon investigation. Je découvris une feuille volante griffonnée de notes et de phrases raturées. Un brouillon de poème. Difficile à lire.

- Participait-elle à des groupes de musiciens ou de poètes ? A l'école ou en dehors ?
- Pourquoi faire ? Elle n'avait pas besoin de traîner avec les beatniks. Elle était heureuse avec nous...

(Merci pour votre aide, Mary. Vous pouvez retourner pleurnicher sur le canapé de votre beau salon).

Pour ma part, j'avais déjà assez d'éléments pour vraiment commencer mon enquête : un journal datant de la veille de la disparition de Virginia ; un prénom, "Chris", et un lieu revenu deux fois en quelques minutes pendant la visite de la chambre : l'Université de l'Indiana.

Chapitre 2

SCOTCH SEC

Born under a bad sign.
I've been down since I began to crawl.
If it wasn't for bad luck,
I wouldn't have no luck at all.

Albert King, 1967

Une photo de mes deux filles : Pearl et Rosa.
Ça fait bien trois ans que je ne les ai pas revues.
Mon ex-femme Cynthia les avait embarquées un soir de ténèbres. Un soir de dispute et de vapeurs éthyliques.
Cette enquête sur Virginia Sheppard me refait penser douloureusement à mes deux chéries dont je n'ai plus aucune nouvelle.
Que deviennent-elles ? Pensent-elles à moi ? Commencent-elles leurs études de droit et de médecine ?
Ou bien ont-elles découvert l'Acapulco Gold en écoutant Jefferson Airplane déclamer les vers pervers et lysergiques de *White Rabbit* ?... Le lapin blanc... Lewis Carroll... Alice au Pays des Merveilles... Virginia Sheppard...
Peut-être ont-elles fugué, elles aussi. Peut-être vivent-elles dans une communauté déjantée de San Francisco, à réciter des mantras ou à tresser des colliers à fleurs...
Non ! Décidément. La nuit sera longue.
Je me verse un scotch. Le liquide ambré investit le verre dans un tourbillon odorant.
Curieusement, je pense à ces trois livres usés. *Le Seigneur des Anneaux*. Je ne me souviens même plus du nom de l'auteur. Je bois à sa santé.
J'ai le cerveau qui s'embrume... le scotch, probablement. J'aime le boire sec. Mon cerveau aime moins.
Oooh, Cynthia ! Pourquoi m'as-tu volé mes filles !
Je n'ai jamais eu de chance.
Je ne retrouverai jamais mes filles.
Je ne retrouverai jamais Virginia Sheppard. Ses parents ne la méritent peut-être pas plus que je ne mérite de revoir Pearl et Rosa...
Je bois à la santé de ma mauvaise fortune. Puisse-t-elle ne jamais me quitter. C'est ma plus fidèle compagne...

Chapitre 3

INDIANA UNIVERSITY

If you're goin' to San Francisco
Be sure to wear some flowers in your hair
If you're goin' to San Francisco
You're gonna meet some gentle people there

Scott McKenzie, 1967

Le campus de l'Université de Bloomington était déprimant. Tout y était gris, même les arbres. De larges avenues goudronnées parcourues de voitures, de vélos et de piétons, étaient coupées par de nombreuses allées qui formaient un vaste damier sans âme. Dans l'air vibrait le son des camions et des grues. Le campus était en pleine extension et de nombreux chantiers avaient été ouverts, saturant l'air d'une poussière pâle.

Sur une étendue d'herbes – un gazon d'un vert fade – deux étudiants faisaient de la musique, le premier à la guitare, le deuxième à l'harmonica.

- Salut les jeunes. Vous jouez quoi ? Dylan ? Guthrie ?
- Non, Albert King, dit le premier.
- Ah, du blues. Sympa. Un grand guitariste cet Albert King. J'ai acheté *Born Under a Bad Sign* l'année dernière. Excellent.
- Vous connaissez ? Vous avez plutôt le style Sinatra ou Dean Martin quand on vous regarde, fit le deuxième, ironique.
- J'adore le Blues depuis toujours. Il faut dire que je suis né à Chicago... Et j'aime les costumes chics, aussi. C'est incompatible ?

Je tendis une main amicale. Les deux répondirent. Un climat de confiance s'instaura.

- Je m'appelle Toni Batista. Je suis enquêteur privé. Une jeune fille a disparu à Bloomington le mois dernier. Ma première piste démarre ici.
- Elle s'appelait comment ?
- Virginia Sheppard.

Ils ne la connaissaient pas. Elle était trop jeune pour avoir fréquenté le campus, de toute façon. Et puis l'enquête de la police de Bloomington n'avait visiblement pas exploité l'évidente piste de l'université...

- Bard the Bowman, ça vous dit quelque chose ?
- C'est un type du département de musicologie. Vous lui voulez quoi ?
- Je ne sais pas encore. Lui poser deux-trois questions, pourquoi pas ?
- Vous le trouverez à son local. Je crois qu'il est là aujourd'hui. C'est un gars qui voyage beaucoup. Vous pourrez pas le manquer. Il est toujours déguisé en troubadour !

Je laissais mes deux bluesmen en herbe massacrer tranquillement Albert King. Et je filais vers le

pavillon de musicologie qui se trouvait à quelques pas.

Un bâtiment gris de plus. A l'entrée une affiche aux couleurs psychédéliques m'indiqua que j'étais dans la bonne direction : *Dpt de Musicologie. A Song Cycle : Bard the Bowman chante J.R.R. Tolkien. Samedi soir, entrée gratuite.* J.R.R. Tolkien, l'auteur des livres trouvés dans la chambre de Virginia...

- Bard the Bowman ?
- C'est moi.

Un grand type sec et mince. Cheveux mi-longs, bruns. Des favoris qui descendaient jusqu'au menton. Les yeux gris bleus. Il se promenait pieds nus dans la pièce et portait une espèce de sayon médiéval sur le dos. Il ressemblait à ces dizaines de hippies que j'avais eu l'occasion de rencontrer au cours de mes différentes enquêtes.

J'engageais la discussion sur le thème de la musicologie. Puis sur celui de son travail dans le département, histoire de le mettre en confiance. Bard the Bowman était un pseudonyme qu'il utilisait pour ses activités artistiques. Derrière ce personnage se cachait Christian Edmunds, un authentique chercheur d'environ vingt-cinq ans. Christian Edmunds... "Chris" ?

- Je fais des recherches sur la diction et le phrasé poétique dans la musique traditionnelle irlandaise, disait-il. Je prépare une thèse en coordination avec le département des langues anciennes de l'université de Berkeley, en Californie. En même temps, je fais quelques démonstrations de mes recherches en organisant des petits récitals poétiques, comme celui dont vous avez pu voir l'affiche à l'entrée du bâtiment.
- Parlez-moi de J.R.R. Tokin.
- Tolkien. Pas Tokin !
- Oui, pardon. C'était un poète, n'est-ce pas ?
- C'est exact. Mais il est toujours en vie. Il est l'auteur de deux extraordinaires romans. *The Hobbit* et *The Lord of the Rings*, vous connaissez ?
- Jamais lu, désolé. De quoi ça parle ?

J'avais la désagréable sensation de passer pour un *redneck* inculte sortant tout droit de Ploucville, Alabama.

Bard the Bowman était intarissable sur le sujet Tolkien. Curieusement il ne me prenait pas de haut. Il m'expliqua pas mal de choses. L'histoire d'un certain Bilbo et de son cousin Frodo, de l'Anneau Unique et de Sauron... La Terre du Milieu, les Elfes, les Hobbits, Gandalf le magicien, le monstre Gollum et le mystérieux Strider. Je ne comprenais pas tout mais je commençais à saisir la passion qui l'animait. Et qui animait probablement Virginia.

Il faudrait tout de même que je me penche un jour sur ses fameux romans...

- Virginia Sheppard, ça vous dit quelque chose ?
- Mmmmh... Non, non. Rien.

Le "barde" mentait. Il était visiblement gêné. Pourquoi ?

- Je ne suis pas de la Police. Je ne travaille que pour ses parents. Vous pouvez tout me dire, ça n'aura pas d'autres conséquences que de m'aider à la retrouver.

Silence...

- Je ne connais pas cette fille, reprit-il. Jamais entendu parler. J'ai pas mal de travail qui m'attend... Si j'apprends quelque chose, je vous contacterai. Mais pour le moment, il faut que je m'occupe de tout ranger avant mon départ.
- Vous partez ?
- Oui, je prends un vol pour San Francisco demain matin. Je vous l'ai dit : je travaille avec le département des langues anciennes de l'université de Berkeley.
- Allez-vous rejoindre Virginia ? insistais-je.

– Ecoutez-moi : je ne veux pas d’ennuis. Je ne sais pas de quoi vous parlez, alors fichez-moi la paix ! Vous n’avez aucune autorité pour me harceler et aucune preuve pour me mêler à vos histoires !...

Je laissais tomber. Pour le moment... Quelque chose me disait qu’on finirait bien par se retrouver avant la fin...

Chapitre 4

RAGOÛT DE LAPIN BLANC

Go ask Alice I think she'll know,
When logic and proportion
Have fallen, really dead
And the white knight is talking backward
And the red queen's off with her head
Remember, what the door mouse said.
Feed your head, feed your head...

Jefferson Airplane, 1967

Après ma rencontre agitée avec Bard the Bowman, je fis un détour par le grand centre de documentation universitaire. Une partie était en travaux, et une fine couche de poussière recouvrait bouquins et revues.

Je pus obtenir facilement le carton d'archives contenant les exemplaires du *Indiana Herald* du 4 juillet 1968. Il y en avait trois dans le carton. Discrètement, j'en subtilisais un.

Je repris le chemin du centre-ville, laissant la poussiéreuse et bruyante université derrière moi...

Mon agence. Mon bureau.

Dans le coin de l'unique pièce se trouvait mon vieux canapé en cuir. Très confortable. J'y passais plus de nuits que dans mon propre lit, devenu deux fois trop grand pour moi depuis le départ de Cynthia.

Je m'affalais dessus. Calmement, je tournais et retournais tous les éléments de mon début d'enquête dans ma caboche. Un point important à ne pas oublier... pister ce cher Chris alias Bard the Bowman jusqu'à l'aéroport. Et puis téléphoner pour savoir s'il y a bien un départ pour San Francisco demain...

Près du canapé, le bar et le réfrigérateur. Et quelques instants plus tard, j'avais le journal dans la main gauche et un verre de scotch avec des glaçons dans la droite.

L'article en première page que Virginia avait découpé un mois auparavant dans son exemplaire était tout à fait quelconque. Il s'agissait d'un court texte sur la participation d'un politicien de Bloomington et de sa bigote de bonne femme à des oeuvres de charité diverses. Une hypocrite photo des intéressés prenait le reste de l'encadré.

Je ne comprenais pas.

Le whisky tournait dans le verre en entraînant les glaçons dans une agréable farandole liquoreuse. La quantité de liquide baissait à une vitesse déraisonnable. Il faudrait bientôt que je m'en verse un petit deuxième !...

Qui était donc cette Virginia dont je n'arrivais pas à cerner les motivations... pourquoi avait-elle découpé cet article de journal idiot et sans intérêt ?

J'avais l'impression d'être l'Alice de Lewis Carroll (encore elle...) à la poursuite de l'insaisissable Lapin Blanc ! "Je suis en retard !" marmonne Virginia le Lapin Blanc... je lui courais après. Encore et encore. Mon troisième verre était déjà vide !

Maladroitement, je découpais l'article de la même façon que le fit le Lapin Blanc un mois auparavant... Un trou rectangulaire au milieu de la première page du *Wonderland Herald* m'indiquait que l'opération avait été un succès !

"Je suis en retard, je suis en retard !" Le Lapin Blanc fila par le trou dans le journal !

- Saleté de bestiole ! Si je te mets la main dessus, je te bouffe en ragoût !
- Non, papa ! Pitié pour le Lapin Blanc ! gémirent Pearl et Rosa depuis la photo sur mon bureau. Maman va encore se fâcher ! Maman va encore se fâcher !

Chapitre 5

RÉVÉLATION

You gotta run, run, run, run, run
Take a drag or two
Run, run, run, run, run
Gypsy Death and you
Tell you whatcha do

Velvet Underground, 1967

La gueule de bois au petit matin était toujours la plus terrible de toutes. Elle conditionnait tout le reste de la journée.

J'eus un mal fou à rassembler mes idées. A me souvenir des priorités.

Ah oui ! Appeler l'Aéroport pour savoir à quelle heure partait le vol pour Frisco. Filer le train à ce mystérieux Bard the Bowman, alias Chris le troubadour...

Par terre, un bout de papier attira mon attention. C'était l'article que j'avais découpé la veille. Sur le recto, toujours la pitoyable photo de la soirée de charité et les quelques pitoyables lignes commentant l'événement. Je jetais un œil distrait sur le verso.

Et j'eus une véritable révélation.

Je me précipitais sur le téléphone. J'eus confirmation rapide de ce que je soupçonnais : il n'y avait pas de vol pour San Francisco ce jour là. Uniquement un vol pour New York. Parti tôt dans la matinée. Un certain Chris Edmunds figurait dans la liste des passagers...

Foutu Whisky ! Il m'avait fait gaspiller une demi-journée !

Il fallait que je fasse vite si je ne voulais pas perdre la trace des mes deux lapins blancs...

Chapitre 6

NEW YORK CITY

Well, they'll stone you when you walk all alone.
They'll stone you when you are walking home.
They'll stone you and then say you are brave.
They'll stone you when you are set down in your grave.
But I would not feel so all alone,
Everybody must get stoned.

Bob Dylan, 1966

hotel Grand Palace. "Grand Palace" ! Ben voyons !
Je me doutais bien, vu les tarifs proposés que je ne logerais pas dans le grand luxe. Mais il fallait bien dormir quelque part... et puis je commençais à avoir une solide expérience des établissements sordides, des hôtels miteux et des motels pourris...

J'avais contacté Mary et Marlon dès mon arrivée à New York. Savoir que leur fille pouvait se trouver dans cette ville les terrifiait. La réputation de la "Grosse Pomme", de cette immonde mégapole mélangeant Sodome, Gomorrhe et Babylone à la fois, faisait probablement partie de leurs pires cauchemars...

Je les imaginais bien mal dans le hall de cet hôtel plus que miteux, assis les jambes serrées sur ce vieux canapé défoncé qui exhibait de dangereux ressorts rouillés au milieu d'un informe revêtement simili-cuir. Je les imaginais mal supporter l'assourdissant transistor qui diffusait des vieux classiques du rock & roll et des chansons plus récentes aux textes ambigus et lysergiques.

En fin de compte, je n'avais eu aucun mal à retrouver la trace de Chris. Le gosse était loin d'être expérimenté. Même le chauffeur de taxi qui l'avait amené de l'aéroport jusqu'à Greenwich Village se souvenait bien de lui ! Il n'avait à présent plus qu'une petite demi-journée d'avance sur moi. Et si tout se passait comme je le pressentais, je n'aurais aucun mal à le coincer dès ce soir. Lui et Virginia Sheppard...

Greenwich Village et les quartiers alentours avaient un attrait équivalent à celui qu'exerçait la Californie sur l'imaginaire de la jeunesse américaine. On pouvait y trouver le même genre de communautés de hippies chevelus et pacifiques. La grande différence avec la côte Ouest résidait dans la sourde violence qui transpirait dans les attitudes et dans les décors New Yorkais. Ainsi, si les héros de San Francisco prônaient la paix et la non-violence sous l'influence du LSD ou de la marijuana, le planeur New Yorkais carburait, hélas, déjà à l'héroïne... et déjà, la sombre musique du Velvet Underground faisait un âcre et morbide constat de la situation.

Le "Palace" se trouvait à quelques rues à peine de Greenwich Village. Sur le palier de l'hôtel, je me pris de plein fouet toutes les odeurs de la ville... fritures diverses, égouts, pots d'échappement... Au cœur de l'été, New York puait. Derrière moi, la radio de l'hôtel éructait "Louie Louie", et le chanteur des Kingsmen terminait de bégayer son texte, entre provocation artistique et réel malaise éthylique. Juste derrière enchaînait la fanfare alcoolique de Bob Dylan pour son "Rainy Day Woman"...
Everybody must get stoned ! A Greenwich Village, en août 1968, tout le monde semblait suivre la consigne à la lettre !

Dans les rues de ce quartier atypique de New York, on croisait toutes sortes de poètes maudits, des tas de musiciens sans instruments, des clochards, des dealers aux allures d'étudiants, des étudiants aux allures de dealers... Et puis des touristes, des milliers de touristes. Des gros, des gras, des jeunes, des vieux. Venus des profondeurs du Middle-West ou des montagnes attardées du nord-ouest... "Tout droit, McDougall Street, l'avenue principale du Village. Par ici, Saint Luke's Place et ses maisons de poupées. Devant vous, Jefferson Market Courthouse. A gauche, l'hôtel où vécut Bob Dylan. A droite, celui où a dîné Allen Ginsberg et ici, le café Wha ? où Jimi Hendrix fut découvert à l'automne 1966 !"

J'arrivais à l'adresse que m'avait indiquée le chauffeur de taxi. Au milieu de la foule, un jeune homme était assis sur le bord du trottoir. Une évidente détresse se lisait sur son visage.

– Chris ?

Il ne releva pas la tête. Dans ses mains, il tenait un petit livre dont j'avais déjà vu un exemplaire dans la chambre de Virginia : *Les Aventures de Tom Bombadil* de J.R.R. Tolkien. Encore lui. Toujours lui.

– Chris, où est Virginia Sheppard ?

Le gosse tourna doucement ses yeux vers moi. Pupilles dilatées. Regard vagabond. Un léger filet de bave glissa jusqu'au menton. LSD. Bard the Bowman était en pleine descente d'acide.

Il s'essuya le menton d'un geste imprécis et déclama quelques vers qu'il semblait connaître par cœur :

*"Par les routes désertées, les maisons bouclées,
Le vent tournait grognant. Assis près d'une entrée,
Là où le crachin s'écoulait dans un égout
J'éparpillai tout ce que je pouvais porter :
Quelques grains de sable dans le creux de ma main,
Une cloche marine silencieuse et morte.
Jamais plus mon oreille de cloche pareille
N'entendra ; jamais plus de grève de la sorte,
Mon pied ne foulera ; jamais plus, et de voie,
En allée sombre, longue rue, triste chemin,
Je marche en ma bohème, et me parle à moi-même ;
Car ceux que je croise ne disent toujours rien."*

Je ne pus rien en tirer de plus. Un brouillard pourpre lui embrumait les sens tandis que son esprit chevauchait loin, loin en Terre du Milieu...

Chapitre 7

MC DOUGALL STREET, GREENWICH VILLAGE

I'm waiting for my man
26 dollars in my hand
Up to Lexington, 125,
Feel sick and dirty more dead than alive...

Velvet Underground, 1967

Je rentrais dans le hall du bâtiment que m'avais indiqué le chauffeur de taxi. Un endroit quelconque. Ni très propre, ni trop sale. Je jetais un œil sur les boîtes aux lettres. Aucune d'entre elles ne portait le nom d'Edmunds. Il ne me restait plus qu'à interroger un voisin au hasard, pour tenter d'en savoir un peu plus. Curieusement, je sentais que ce n'était pas ici que je pourrais trouver Virginia Sheppard...

Brusquement, un type sorti de l'ombre du couloir me bouscula contre une porte !

– Hey Sinatra ! Que viens-tu chercher par ici, sale fouineur ?

C'était un homme maigre et pâle. Des cheveux clairsemés et filasses englués de sueur pendouillaient autour de ses oreilles. Deux canines proéminentes lui donnaient un air menaçant. Mais c'était un regard aigu et verdâtre qu'on remarquait tout de suite. Un regard plein de malice et chargé de la sourde violence qui régnait dans les rues de New York. Physiquement, ce type semblait marqué par les épreuves de la vie.

– Je t'ai vu parler au petit ! Que lui veux-tu ?

– Je suis à la recherche de quelqu'un, dis-je en me redressant et en bombant le torse. Une jeune fille appelée Virginia Sheppard.

– Tu ne trouveras pas cette petite idiote ici ! Elle est partie ! Elle a plaqué Chris !

– Plaqué ?

– Ouais ! Le gosse s'est fait plaquer ! Elle cachait bien son jeu celle-là ! Tout le temps à lire et à écrire des poèmes stupides !

Il cracha sur le sol. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il semblait s'énerver de plus en plus.

– Un soir, elle s'est fait accoster par une bande d'anglais ! Elle est partie passer la nuit avec eux. La nuit entière, mon gars ! Et le lendemain, elle a récupéré ses affaires et pfuuit !

– "Pfuuit" ?

– Bah voui (il cracha à nouveau) ! Elle a taillé la route avec les Anglais ! Ça m'étonne pas : y'avait des musiciens connus dans la bande !

– Qui, demandais-je innocemment ?

– Je ne me souviens plus des noms, fit-il tandis que la lueur verdâtre dans son regard prenait une intensité différente. Une intensité bien connue de mon portefeuille.

Je glissais un billet de cinq dollars dans la poche de sa chemise.

– Ah ! les prénoms me reviennent ... il y avait Rory et John...

Deuxième billet de cinq dollars.

- Oh ! je me souviens de leurs noms à présent : Gallagher et Wilson.
- Et le nom du groupe, ajoutais-je en agitant un troisième billet devant ses yeux.
- Taste. Ils carburent pas trop mal dans les hits parades, actuellement. C'est pas de la bonne musique de défonce mais c'est plutôt groovy, non ?

Je ne connaissais pas la musique de ce groupe mais j'avais lu des articles sur ces jeunes anglo-irlandais dans divers magazines musicaux. J'avais cependant un peu de mal à évaluer ce que signifiait exactement le terme "bonne musique de défonce", mais les traces de piqures que je pus furtivement entrevoir sur le dos de la main crochue de mon interlocuteur me donnaient une idée de la façon dont il pouvait, de son côté, concevoir la chose...

- Pour dix dollars de plus, je te dis où elle est partie...

Je sortis le billet sans me presser. Je ne lui tendis pas tout de suite.

Un tiers surgit, menaçant, dans l'encadrement de la porte du hall.

- Un problème, Mullog ?
- Oh non, fit mon interlocuteur avec un sourire atroce. Monsieur s'en allait.

Puis en se tournant vers moi :

- Que mon seigneur m'excuse, mais un important rendez-vous de travail m'attend que je ne puis déplacer.

Il me chipa mon billet de dix dollars d'un geste rapide et me poussa vers la sortie.

- Elle est partie à Londres, la p'tite tordue ! me cria-t-il. A Londres !...

Je l'entendis se gausser dans le hall : "Tu m'as apporté mon précieux ? Aujourd'hui je suis riche ! J'en prends double dose ! Mon précieux... mon précieux..."

Etrange et inquiétant personnage que ce Mullog... Imaginer Virginia Sheppard dans les griffes malsaines de ce type me donna des frissons.

Chris était toujours sur le trottoir, mais cette fois debout contre un poteau. Il me jeta un regard perdu. Fébrilement, il me fit le signe des hippies : deux doigts en forme de V... Victoire ?... ou Virginia ?

Chapitre 8

VOL BOAC NEW YORK – LONDRES

Eight miles high and when you touch down
You'll find that it's stranger than known
Signs in the street that say where you're going
Are somewhere just being their own.

The Byrds, 1966

Je repris le verso de la coupure de l'*Indiana Herald* que je conservais dans ma poche de veste. Je n'étais plus très certain de ce que j'avais deviné. Mais tout semblait pourtant appuyer mon idée. Quelques rapides vérifications m'avaient permis d'avoir la confirmation que des membres du groupe irlandais Taste avaient bien pris un vol pour Londres une semaine auparavant. Londres... Cette ville était pour moi une sorte d'écho, de mythe lointain. Les jeunes branchés, admiratifs, la classaient au même rang sacré que New York la libérée ou San Francisco la hippie. Les journaux de l'Indiana, entre deux spasmes de dégoût, se la représentaient plutôt comme une sorte de Babylone décadente au milieu de la chaste Angleterre où des milliers de John Lennon sous acide osaient se prétendre plus célèbres que le Christ. Moi je voyais Londres comme une ville vieillotte et branchée où de superbes nymphes aux cheveux soyeux et en mini-jupes dansaient à l'ombre de Big-Ben au son de *Paperback Writer* des Beatles ou de *Let's spend the Night Together* des Stones... bref des choses inexistantes à Bloomington, Indiana. Et puis je savais que Londres était la nouvelle capitale du Blues. Un Blues récupéré et adapté par des centaines de musiciens anglais. Nouveaux sons, nouveaux styles, nouvelles orchestrations. J'avais hâte d'approcher à la source la musique de John Mayall, d'Alexis Corner, d'Eric Clapton, de Jeff Beck et de bien d'autres encore...

Décidément, cette Virginia Sheppard me faisait faire une enquête atypique ! J'avais l'impression d'être à contre-courant de tout ce que j'avais vécu depuis que je m'étais spécialisé dans les fugues d'adolescents. Ils couraient tous vers la baie de San Francisco comme des insectes attirés par les lumières du "rêve" hippie ; Virginia, elle, glissait au-dessus de l'Atlantique vers la brumeuse Angleterre.

Et moi je la suivais sans parvenir à la rattraper...

Le vol BOAC dont j'avais oublié le numéro quitta New York pour Heathrow, le célèbre aéroport londonien, dans la soirée.

Très vite, le Boeing 707 flambant neuf s'éleva dans le ciel au-dessus de l'Atlantique. Puis au-dessus des nuages. Après avoir terminé le calcul de ma note de frais – Un voyage en avion vers l'Europe ! Mary et Marlon allaient devoir sortir leur chéquier ! – une charmante hôtesse au délicieux accent anglais me proposa un verre. "Scotch, Martini, Porto, Gin, Vodka ?".

Rien, merci... J'avais un rendez-vous important, dans cet avion : il fallait que je garde les idées claires car cette rencontre risquait de durer longtemps.

Je plongeais ainsi avec une impatiente curiosité dans un livre énorme que je venais d'acheter à l'aéroport. Un livre dont j'avais beaucoup entendu parler ces derniers temps... Le *Seigneur des Anneaux* de J.R.R. Tolkien.

Chapitre 9

SWINGING LONDON

Come on now
Come on, let the music get you movin'
Let 'em see that you're not losin'
See the clock, it's gettin' late now
Get you coat and fix your face

So come on now (baby come on now)
Well come on now
Well it's getting late and we better go
(It's getting late and we better go)

The Kinks, 1968

Il avait plu. Je sortais de ce petit hôtel près de King Cross Station. Une chambre avec un bon rapport qualité-prix. L'air était humide mais malgré tout, une certaine douceur imprégnait l'atmosphère. Je sentais que quelque chose avait changé en moi, depuis ma descente de l'avion à Heathrow, quelque chose d'indéfinissable, lié sans doute à la lecture de ce roman que j'avais exploré d'une seule traite. Un petit bout de mon esprit était peut-être resté là-bas... quelque part entre Comté et Lórien...

Dans les rues, il y avait autant de circulation qu'à New York. Autant de piétons. Autant de voitures... Mais tout était si différent, tellement plus supportable. Les gros taxis anglais roulaient à gauche et semblaient sortir d'un autre âge. Et les autobus à étage donnaient l'impression curieuse de se retrouver à l'intérieur d'une carte postale. Un peu comme une Alice découvrant les étrangetés du Pays des Merveilles. Un peu comme un Frodo s'éveillant à Rivendell après d'éprouvantes aventures...

Les gens étaient vêtus très sobrement pour la plupart. Mais je pouvais repérer de nombreuses fantaisies vestimentaires : un chapeau melon coloré par ici ; un nœud papillon géant par là ; une mini-jupe (vraiment mini) ailleurs. Et puis quelques cols à jabots, quelques pantalons pattes d'éléphant. Et tout le monde semblait être équipé d'un inévitable parapluie noir.

Les gens se retournaient parfois sur mon grand imperméable et sur mon couvre-chef. Peut-être ressemblais-je au gangster de Chicago typique tel que le cinéma hollywoodien se plaisait à le représenter. Cette idée m'amusait.

Ici, tout me semblait plus facile et plus accessible. J'entrevois même la possibilité de retrouver Virginia Sheppard plus rapidement que prévu.

– Tu es américain ? me demanda candidement une superbe jeune anglaise au milieu de la foule.

Mon look l'impressionnait. Sa jeunesse et sa beauté me troublaient et m'intimidaient. Grace. Elle ne me quitta plus de la journée. Nous dinâmes dans un pub branché quelque part entre Soho et Regent's Park. On y passait les derniers succès pops de l'été à un volume sonore impressionnant. *Come on, Now !* des Kinks ; *Hey Jude* et *Revolution* des Beatles ; *Jumpin' Jack Flash* des Stones ; *Fire* d'Arthur Brown ; *With a Little Help from my Friends* d'un certain Joe Cocker et *On the Road Again* d'un groupe californien appelé Canned Heat, en référence à un vieux morceau de Blues d'avant-guerre. L'air vibrait de la musique. Londres swinguait, Londres dansait et chantait. J'avais dix ou quinze ans de moins. J'étais bien.

Grace me présenta à deux ou trois personnes par lesquelles je pus apprendre presque sans poser de questions où trouver certains des musiciens du groupe Taste revenu de New York quelques jours plus tôt.

Oui tout était plus facile, ici.

- C'est Lord Elrond qui a payé le voyage, me confia un type habillé en épaisses fourrures malgré les chaleurs estivales. C'est normal : ils sont tous fauchés !

Lord Elrond. Un richissime héritier d'une grande famille anglaise, cousin par alliance de la Reine Elisabeth II. Un grand ami des stars de la musique pop et, à en croire ce qu'on me disait, un libertin mondain. Il possédait un club très branché et très fermé ouvertement dédié aux modes du moment : flower power et psychédéisme... Ça s'appelait le "Middle Earth"...

Ma guide accepta de m'y conduire le soir même.

Nous entrâmes sans problème. Le style gangster semblait ouvrir bien des portes ! Le Middle Earth se présentait comme une vaste cave aménagée. Il y avait une cinquantaine de hippies plutôt distingués attablés en vrac au cœur de la salle. Certains avaient des styles assez délirants, très colorés, réellement psychédéliques. Au fond se trouvait une petite scène devant laquelle était dégagée une sorte de piste de danse. Un musicien entra sur scène et commença à jouer de la harpe tandis que, passant entre les tables au milieu des convives, une jeune femme vêtue comme une elfe des bois, entonnait des vers doux et tristes.

Grace me tira par la manche en chuchotant :

- Viens, je vais te présenter à des amis.

Nous nous installâmes à une table où se trouvaient déjà trois gars sortis tous droit d'un conte médiéval. Des musiciens et des poètes. Ils se seraient sans doute bien entendus avec le jeune Chris-Bard the Bowman.

- Voici Marc et Steve. Ils forment un groupe très cool ! Tyrannosaurus Rex ! J'adore ! Et lui, c'est John. Il fait une émission à la BBC.
- Mes amis m'appellent Peregrin Took, fit le dénommé Steve. On a sorti un album au début de l'année. Ça s'appelle *My People Were Fair and Had Sky in their Hair, but now They're Content to Wear Stars on their Brows*. Avec Marc, on va devenir célèbres !

Il semblait ne pas être dans un état normal. Je répondis par un sourire poli.

Grace me tira à nouveau la manche pour me montrer d'un geste discret un type en costume brillant. "John Wilson, me souffla-t-elle. C'est le batteur de Taste."

- Je le connais, fit Marc. Je vais le chercher.

Il se leva. Je fus surpris par sa petite taille. Il n'avait rien d'une pop star. Aurait-il un jour le succès dont il semblait rêver ?

John Wilson n'étais pas un hippie. C'était un solide fils d'ouvrier, épris de Blues et buveur de bière. Nous parlions le même langage. Autour d'un whisky fraîchement servi – de l'Irlandais, du vrai ! me lança Steve Peregrin Took, en pensant sans doute heurter ma sensibilité de fils d'immigré italien – j'entamais un interrogatoire cordial.

- Virginia Sheppard était avec vous dans l'avion que vous avez pris à New York. Où se trouve-t-elle à présent ?
- J'en sais trop rien, il faudrait demander ça à Lord Elrond. Il l'avait prise sous sa protection. Ils sont partis ensembles dans son Aston Martin. Il n'y a que deux places dans ces voitures-là ! Avec le groupe, on est rentré en ville en taxi. C'est Lord Elrond qui avait tout payé d'avance...
- Comment était-elle ? A-t-elle été bien traitée ?
- On est pas des sauvages, m'sieur ! C'est une gamine très sérieuse, très cool. Pas une petite délurée ni une groupie... Elle nous a écrit un poème. Elrond a gardé le manuscrit.
- Lord Elrond est ici, ce soir ?
- Je ne l'ai pas encore vu, mais il ne devrait pas tarder...

Il y eut une grande agitation vers l'entrée du club. Un seigneur des lieux venait de faire son apparition, entouré d'une cour de jeunes filles superbes. Brian Jones, des Rolling Stones, rien de moins. A ses bras était pendue une fille très maigre dont le nom fut murmuré par la foule discrètement admirative. Un mannequin célèbre dont je n'avais jamais entendu parler et que j'oubliais aussitôt... La suite bruyante s'installa à une table, et le brouhaha dans la salle cessa aussitôt. La foule des

convives, très polie, fit mine de l'ignorer. On était loin des scènes d'hystéries collectives que la télévision américaine se plaisait à longuement commenter...

Un peu ébahi de me savoir à quelques mètres à peine d'une si grande vedette du rock – Shit ! Brian Jones, quand même ! – je ne fis pas attention à l'entrée d'un autre groupe de gens. Parmi eux se trouvaient le jeune, brillant et chevelu guitariste de Taste, l'Irlandais Rory Gallagher. Et à ses côtés, un type distingué, aux vêtements soignés où se mêlaient jabot de mousseline, manches bouffantes en dentelles et col en pointe brodée. Lord Elrond. Et des filles, une dizaine de jolies filles !

Au même moment, sur scène, Pergrin Took et le petit Marc commençaient leur show. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'ils avaient quitté notre table. La jolie Grace avait également disparu...

Rory Gallagher vint s'installer à côté de moi. John Wilson fit les présentations. "Toni Batista, de Bloomington, Indiana ; John Peel, de la BBC, Londres..." Mais je m'étais un peu détaché de ce qui se passait autour de moi et dans la salle pour m'intéresser à ce qui avait lieu sur scène...

Marc commença un air de guitare très doux. Peregrin Took enchaîna aux percussions avec une rythmique agréable, très cool... Je plongeais mes lèvres dans le Whisky irlandais. Succulent. Il y avait toutefois un arrière goût amer que je n'arrivais pas à identifier...

Chapitre 10

MIDDLE EARTH CLUB

Are you experienced?
Ah have you ever been experienced?
Well, I have

I know I know
You'll probably scream and cry
That your little world won't let you go.
But who in your measly little world
Are trying to prove that
You're made out of gold and can't be sold...

Jimi Hendrix, 1967

J'observais Elrond le libertin du coin de l'oeil. Toutes les filles avec lesquelles il était rentré étaient à présent dans les bras d'autres hommes... J'eus un désagréable malaise... Ce type était-il un proxénète ? Virginia Sheppard, à peine sortie de l'enfance, était-elle tombée entre les mains d'un monstrueux maquereau ?

Je me penchais vers Rory Gallagher. Je voulais en avoir le cœur net.

- Qu'est-ce que Lord Elrond a fait de Virginia Sheppard après votre retour à Londres ?
- Il l'a hébergée chez lui, fit l'Irlandais, méfiant, dans son appartement de Covent Garden.
- La retient-il contre son gré ? A-t-il abusé d'elle ?
- Certainement pas ! C'est une gamine et Elrond est un type bien !

Il s'approcha de moi et baissa d'un ton. Curieusement, je me rendis compte que le décor autour de nous semblait tourner...

- Elrond ne ferait pas de mal à une mouche. Il n'a jamais touché à cette fille. Il n'a fait que l'aider, lui rendre service car elle était seule et dans le pétrin à New York. C'est une *runaway* : pas d'argent, pas de sécurité, nulle part où aller... Et de toute façon, les femmes n'intéressent pas Elrond.

"Les femmes n'intéressent pas Elrond" répéta un étrange écho à l'intérieur de ma tête. Les visages autour de moi changeaient de couleur. La voix étrange du jeune Marc et sa poésie semblaient prendre corps dans la salle enfumée...

Au moment où tout commença à tourner autour de ma chaise, je crus entrevoir des fées investir la scène... Une licorne au crin immaculé circula tranquillement entre les chaises. Tiens ! Je remarquais que pour une fois, il n'y avait pas de lapin blanc.

"Le vieux Tom Bombadil était un joyeux luron, sa chemise était bleu vif et jaunes ses bottillons. Sa ceinture était verte et ses culottes de peau, il portait une plume de cygne à son grand chapeau..." Ces vers commencèrent à gambader dans ma tête et à sautiller au rythme des battements de mon cœur.

Au milieu de flashes pourpres et orangés, la grosse tête hilare de Steve Peregrin Took se pencha sur moi : "Ça y est l'Américain... maintenant tu es *expérimenté*..." Ses yeux pétillants me firent comprendre qu'il partageait la même "expérience". Ce petit malin avait probablement glissé une drogue quelconque dans mon verre de Whisky ! Très certainement un cachet de LSD ! Et trop tard pour réagir !...

Un son de guitare épais, ronronnant, m'envahit le cerveau. Du blues électrique. Une merveille

sonore ! Je n'arrivais pas à voir qui était en train de jouer sur scène. "C'est Rory" me lança une voix agréable, "C'est Rory qui est monté sur scène". Mmmh, jolie Grace. Elle était revenue. Mon petit ange. Si belle, si désirable.

"Je vais rentrer avec Steve. Ça ne t'ennuie pas ? Tu es trop cool, Toni chéri. J'espère qu'on se reverra..."

Cette fois, la nuit tomba sur mon crâne comme une massue.

Chapitre 11

MIDDLE EARTH CLUB (2)

You might be the loneliest person in the world
You'll never be as lonely as me
Yes, you might be the loneliest person in the world
You'll never be as lonely as me

The Pretty Things, 1968

– **O**n se réveille enfin, l'Américain ? fit une voix au fort accent cockney. Lord Elrond était assis dans un fauteuil, en train de m'observer. Je tentais de me lever, mais le poids de mon corps semblait si lourd à soulever... je restais donc sur le confortable canapé de ce bureau.

– Je suppose que tu es à la recherche de la jeune Virginia ?

J'acquiesçais d'un hochement de tête.

– Tu la trouveras très vite, sois-en certain. Mais laisse lui un peu d'avance, l'Américain. Elle souhaite achever une importante quête...

Je repensais à l'article découpé dans l'*Indiana Herald* de juillet dernier. Je repensais à ce J.R.R. Tolkien et à son univers qui revenaient comme un étrange leitmotiv dans les errements de mon enquête.

– Virginia Sheppard veut se rendre à Oxford pour rencontrer l'écrivain Tolkien, n'est-ce pas ?

– C'est... c'est exact, fit Lord Elrond, bouche bée. Comment peux-tu savoir ?

– Élémentaire, mon cher Elrond, dis-je avec un large sourire en agitant le petit bout d'article devant ses yeux. Malgré ses efforts, notre petite Virginia a laissé pas mal d'indices derrière elle... J'ai tout deviné en lisant cette immondice, découpé dans un journal conservateur de l'Indiana. On y trouve, au milieu du fiel, de précieux détails qui m'ont tout fait comprendre...

"Corruption de la jeunesse.

La réédition de *Smith of Wootton Major*, du britannique J.R.R. Tolkien, chez Houghton Mifflin Co. à Boston, est l'occasion pour nous d'alerter les familles sur la pernicieuse évolution du culte absurde rendu à cet auteur médiocre venu de la lascive Angleterre. Notre jeunesse, déjà corrompue par tous les vices qu'inspirent les musiques modernes, s'empêtre dans les méandres d'un monde imaginaire totalement manichéen où la pensée communiste et les invitations subversives sont multiples et à peine voilées. *Smith of Wootton Major*, par sa crétinerie enfantine, échappe encore à cette ambiance malsaine, mais le tristement célèbre *Lord of the Rings*, objet d'une dévotion blasphématoire de la part de la jeunesse, est la clé de voûte de cette insidieuse et audacieuse corruption des esprits des générations qui nous suivent. Voyez, au **76 Sanfield Road, à Headington**, quartier de la très sérieuse **Oxford**, un gourou qui se terre derrière des titres universitaires pompeux attire à lui la vertu et l'innocence de l'Amérique de demain pour mieux la dévorer ! Le gourou porte un nom : ce nom est J.R.R. Tolkien. Moins vulgaire qu'un Elvis Presley, moins provocateur qu'un John Lennon... plus dangereux peut-être !"

Elrond resta silencieux quelques instants, le regard perdu entre les lignes de l'ignoble article. Il soupira. Une ballade irlandaise à la guitare, rythmée par un tambour joyeux remonta jusqu'à nous.

- Laisse-la réaliser son rêve, l'Américain, fit-il.
- Je ne l'empêcherai pas d'aller jusqu'à Oxford rencontrer qui elle veut. Mais nom de Dieu ! Elle n'a que 16 ans ! Je dois au moins la retrouver pour m'assurer qu'elle ne court aucun danger !

Elrond sourit. Il se leva, prit une feuille sur son bureau et y griffonna quelques mots.

- Tu la trouveras ici. Soit à l'heure si tu ne veux pas la rater... Veille sur elle, l'Américain. Je sens que tu es un homme de confiance. Mais laisse-la seule. C'est sa quête. La tienne ne la concerne pas.
- Ma quête, dis-je, surpris.
- Oui : pendant ton "expérience" tu as beaucoup parlé d'une certaine Pearl et d'une certaine Rosie. Et tu as beaucoup parlé de Virginia aussi. Mettre la main sur Virginia ne te rendra pas tes filles. Alors je t'en prie, veille sur elle mais laisse-la aller au bout de son voyage. Si elle réalise son rêve de rencontrer Tolkien et si nous contribuons à la réalisation de ce rêve, ce sera un peu une victoire pour les gens comme toi, comme moi... ceux qui se sentent si seuls et si abandonnés...

Il me glissa le papier dans la main et me caressa furtivement au passage. Fait exprès ? Pas fait exprès ? Je n'eus pas de geste de recul.

"Lord Elrond est un type bien !" répéta un écho dans ma tête.

Chapitre 12

DIDCOT PARKWAY STATION

I'm going down to the station,
Catch the fastest train I see.
I'm going down to the station,
Catch the fastest train I see.
I got the blues 'bout miss so-and-so
And her son's got the blues about me.

John Mayall & the Bluesbreakers, 1966

Tous les jeunes fugueurs de l'Amérique profonde rêvaient des collines mythiques de San Francisco ; frôler la main de Janis Joplin ; partager un joint avec Jerry Garcia ou se cramer le cerveau avec Timothy Leary au carrefour des rues Haight et Ashbury. La mystérieuse Virginia Sheppard ambitionnait de rencontrer un vieil écrivain discret qui devait vivre au fond d'une poussiéreuse bibliothèque, quelque part dans une brumeuse et austère ville de la vieille Europe...

Je n'avais pratiquement pas dormi de la nuit. J'avais des nausées. Fatigue ? Faim ? Effets secondaires de l'acide lysergique glissé dans mon verre de whisky par Peregrin Took ? J'avais quitté le club vers les 1 ou 2 heures du matin. Impossible de trouver un taxi ! Le retour à pied à l'hôtel de King Cross Station fut une épreuve... refaire mes maigres bagages, dormir un peu, pas longtemps. Puis filer vers l'ouest de Londres pour prendre un train à la gare de Paddington.

Je l'avais eu de justesse ce fichu train. "Train 1770, Paddington-Oxford, changement à Didcot. Départ 9h04, quai 2" disait le billet de Lord Elrond. Je ne savais même pas si Virginia était dedans. J'avais remonté quelques wagons en jetant un œil par-ci, par-là. Mais rien de concluant. Et puis la photo que m'avaient laissé Mary et Marlon ne montrait qu'un visage enfantin souriant, en noir et blanc.

Le train s'arrêta à Didcot, une petite ville grise perdue au cœur de la campagne anglaise, dans la vallée de la Tamise. Les passagers qui souhaitaient se rendre à Oxford devaient prendre une correspondance à midi. Un peu plus d'une heure d'attente. Il faisait beau. Le soleil inondait le paysage urbain morose, le rendant presque agréable. Pourtant j'étais mal à l'aise. J'étais sur le point de retrouver Virginia Sheppard et j'avais tout bêtement le trac.

Le quai s'était peu à peu vidé de tous les passagers descendus du train de Paddington. Une jeune fille seule, pas très grande, vêtue d'une veste en jean et d'une jupe longue décorée de motifs floraux, attendait silencieuse, debout sur le quai, en serrant un petit sac contre sa poitrine. Elle avait de jolis cheveux châtain qui descendaient jusqu'aux épaules et sur lesquels le soleil apportait de doux reflets cuivrés. Sur son visage agréable se devinaient de délicates rides d'anciens sourires d'enfant. Mais derrière ses lunettes d'adolescente, on devinait une grande et touchante mélancolie. Elle dut sentir ma présence car elle se retourna. Nos regards se croisèrent. L'azur parfait de ses yeux me transperça le cœur. Je ne sus que détourner maladroitement le regard. C'était Virginia. C'était elle.

Chapitre 13

LE TRAIN D'OXFORD

Dear Prudence, let me see your smile
Dear Prudence, like a little child.
The clouds will be a daisy chain
So let me see you smile again.
Dear Prudence, won't you let me see your smile.

The Beatles, 1968

Il restait encore pas mal de temps avant l'arrivée du train pour Oxford. J'avais faim. Je décidais d'aller acheter à manger. Pour deux.

Il n'y avait pas de snack-bar ou de vendeur de pizzas ambulants. Pas de vente à emporter. Je dus alors négocier avec le barman d'un pub proche de la gare la fabrication de deux sandwiches. Accompagnés de deux tranches de gâteau aux fruits et d'une bouteille d'eau.

Je retrouvais Virginia sur le quai de la gare. Elle était assise, fragile et gracieuse, sur un banc. Elle lisait un livre. Je m'approchais timidement.

– Avez-vous faim, mademoiselle ?

Ma façon de parler, ce lourd phrasé de l'Illinois teinté d'un léger accent de l'Indiana, mes fringues... tout me trahissait !

– Ce sont mes parents qui vous envoient ? demanda-t-elle en m'exécutant du regard.

– Oui, avouais-je. Ce sont vos parents qui m'ont chargé de vous ramener à Bloomington.

– Si près du but... soupira-t-elle en crispant ses fines mains sur son livre.

Je pus entrevoir la couverture du livre. Elle représentait une sorte de caribou au pied d'un arbre de Noël. Etrange couverture plus ou moins psychédélique qui collait mal avec ce que je devinais du contenu. "The Hobbit" précisait le titre du livre, en gros caractères.

– Vos parents ne savent pas encore que je vous ai retrouvé. Mais je peux prendre mon temps pour les prévenir et pour vous raccompagner jusqu'à eux. Ça vous laisse tout le loisir de terminer ce que vous avez commencé, n'est-ce pas ?

Je lui tendis un sandwich et une part de gâteau.

En échange elle m'offrit un délicieux sourire. Jamais aucun des jeunes fugueurs que j'avais connus ne m'avaient souri...

Un bruit de sirène. Le train d'Oxford entrait en gare dans un nuage de vapeurs sifflantes. J.R.R. Tolkien nous attendait...

Nous attendait-il vraiment, d'ailleurs ?

Dans le train, un tortillard qui avait probablement connu les dernières années de la Reine Victoria, je tentais d'en savoir un peu plus sur elle, sur ce qui l'avait décidé à quitter Bloomington et ses parents, sur sa passion pour le monde de J.R.R. Tolkien. Mais elle se méfiait de moi. Ce qui était bien normal. Je n'étais qu'un étranger qui rentrait dans sa vie à un moment inopportun, même si je venais du même patelin paumé.

Elle m'expliqua tout de même qu'un an auparavant, elle avait écrit une longue lettre à J.R.R.

Tolkien. Elle avait découvert l'univers du *Seigneur des Anneaux* peu de temps avant. Le livre était un cadeau d'un charmant jeune homme beaucoup plus vieux qu'elle mais dont elle était secrètement amoureuse, Chris "Bard the Bowman". Elle tomba aussitôt sous le charme de cette œuvre extraordinaire, si différente de tout ce qu'on pouvait lire à l'époque à Bloomington, Indiana.

Elle écrivit donc cette longue lettre. Chris était devenu entre-temps son petit ami. Il lui refila une adresse où envoyer le courrier. Chris semblait tout savoir sur Tolkien et sur son œuvre. Elle lui fit confiance.

Dans sa lettre, Virginia posait tout un tas de questions sur le *Seigneur des Anneaux*, sur la Terre du Milieu. Elle composa un long poème en hommage aux personnages et à leur inventeur. C'était vraiment une longue et belle lettre. Elle avait mis plusieurs jours à la rédiger dans l'anglais le plus correct qu'elle était capable de produire.

Seulement voilà. Il n'y eut jamais de réponse...

Le 4 juillet 1968, dans le journal de son père – le fameux *Indiana Herald*, Virginia découvrit que l'adresse donnée par Chris était fautive. Sa déception fut énorme et à la hauteur de sa colère contre Chris. Elle avait mis tant et tant d'elle dans sa longue missive...

Depuis quelques temps, elle avait déjà songé à fuir l'univers familial déplorable dans lequel elle vivait. Cette histoire de courrier égaré et d'adresse erronée la décida à mettre en œuvre son projet de fugue et à tenter d'entrer en contact directement avec l'écrivain qu'elle admirait tant. Elle entraîna Chris dans cette histoire. Celui-ci, éperdument épris de la jeune fille, fit tout pour se faire pardonner. Il l'hébergea en secret quelques jours chez lui – en secret, pensez-donc ! Une mineure hébergée chez un adulte sans le consentement des parents, aux Etats-Unis, en 1968 ! Ça coûtait cher ! Le Mann Act, une loi fédérale sévère, ne plaisantait pas vraiment avec ces choses-là ! – puis il lui dégota cet immonde refuge à Greenwich Village, chez l'affreux Mullog, junky notoire, mais qui se trouvait-être le cousin de Chris.

La rencontre avec la bande de Lord Elrond, Rory, John et les autres fut une libération autant qu'une révélation. Elle sut habilement convaincre Elrond, autre grand admirateur de Tolkien, de lui payer le voyage jusqu'à Londres. Grand seigneur, ce dernier l'hébergea deux jours et lui offrit le ticket aller-retour jusqu'à Oxford.

Et nous voici, dans le train d'Oxford, à discuter de tout ça...

A mesure que nous parlions et que le train approchait d'Oxford, sa méfiance se dissipa. Elle souriait beaucoup plus souvent. Elle riait, aussi.

Nous parlâmes un peu de ses relations hypocrites avec ses puritains attardés de parents. De sa relation timide avec son petit ami – ex-petit ami, précisa-t-elle !

Dans son sac, elle conservait peu de choses de sa vie à Bloomington. On pouvait y trouver, entre autres choses, son journal intime, tout rose, avec un petit cadenas doré – elle avait bien la clé autour du cou, comme me l'avait décrit sa mère – et son *Hobbit*. Elle avait également conservé l'ignoble article de journal où figurait la *bonne* adresse de J.R.R. Tolkien.

- C'est grâce à cet article que j'ai compris ce que vous comptiez faire, dis-je.
- Je ne pensais pas qu'on pourrait aussi facilement me retrouver à cause de ce fichu journal... mais peut-être qu'inconsciemment, je ne m'en suis pas débarrassé pour laisser un indice derrière moi... Pour qu'on découvre après coup ce que je voulais accomplir...
- Et une fois que vous l'aurez rencontré, que se passera-t-il ?
- Je n'en ai pas la moindre idée, fit-elle en baissant les yeux. Retourner chez moi ? Je n'en ai pas du tout envie. Pas dans l'immédiat, en tout cas !

Le train traversa un petit village. Nous étions au cœur d'une agréable campagne légèrement vallonnée, parsemée d'un agréable bocage. De temps en temps, nous longions une route décorée de poteaux téléphoniques et parcourue par de rares voitures. C'était un autre monde, tellement plus agréable et apaisant que ce que nous connaissions tous les deux. C'était un peu la Comté...

- Vous pourriez vivre aux crochets de Lord Elrond, plaisantais-je. Vous auriez alors la possibilité de faire le tour du monde à ses côtés, de devenir l'amie de Paul Mc Cartney, Jimi Hendrix, Eric Clapton ou Mick Jagger...
- Pourquoi pas ! s'exclama-t-elle au milieu d'un rire délicieux. Je pourrais demander à Peter Townshend de mettre des accords de guitare légers sur mes poèmes et je pourrais alors devenir une

star de la pop music, l'égale de Janis Joplin, la rivale de Grace Slick, la Diana Ross blanche !...

Au milieu de cette bonne humeur, nous parlâmes du *Seigneur des Anneaux*, de ce que nous avions ressenti à la première lecture, de ce que nous pensions de tel personnage, de tel événement. Elle compléta mes lacunes en me parlant du Hobbit Bilbo dont elle relisait les aventures pour la troisième fois. Elle parla de Tom Bombadil et des nombreuses questions qu'elle se posait à propos de ce personnage énigmatique. "C'est un des sujets que j'évoquais dans ma lettre à Tolkien : qui est Tom Bombadil ?"

Elle était vraiment merveilleuse. Merveilleuse et passionnante. J'aurais adoré être son père. En sa présence, je ressentais un peu plus cruellement peut-être l'absence de Pearl et Rosie. Ce voyage en train devait rester comme un de mes plus étranges et plus merveilleux souvenirs de ma vie. Mais comme tout doit avoir une fin, la locomotive annonça dans un bruyant sifflement son entrée en gare d'Oxford.

Chapitre 14

HEADINGTON EN BUS

I said, now i've got my magic bus (too much, magic bus)
I said, now i've got my magic bus (too much, magic bus)
I drive my baby every way (too much, magic bus)
Each time i go a different way (too much, magic bus)

The Who, 1967

Il faisait très beau. L'univers de briques rouges qui composait l'essentiel du décor de la gare d'Oxford nous paraissait riant et accueillant. Comme nous étions encore affamés, notre première étape fut un copieux goûter au buffet de la gare d'Oxford. "Une collation digne d'une compagnie de Hobbits" dit Virginia en se frottant la panse.

Au guichet des renseignements, je pus récolter quelques informations utiles. En particulier les horaires des bus, le numéro de téléphone d'une compagnie de taxi locale, l'adresse d'un bon hôtel et un plan dépliant de la ville d'Oxford et d'une partie de ses faubourgs.

- On y va maintenant ? fit la jeune fille, radieuse et impatiente.
- Un bus va arriver dans quelques minutes. Il va jusqu'au collège de Magdalen. C'est dans la direction d'Headington, d'après le plan.

Un bus tout à fait classique – c'est à dire sans le typique étage auquel mon court séjour londonien m'avait habitué – fit son entrée dans la rue. Le chauffeur ouvrit les portes et, après avoir réglé les deux tickets pour Magdalen College, nous nous installâmes.

Le bus quitta la gare dans l'assourdissant bruit de son vieux moteur.

Les rues défilèrent. Virginia s'amusa à suivre le parcours en glissant son doigt sur la carte. Elle ne semblait ni angoissée, ni intimidée. Juste joyeusement excitée à l'idée d'être si près du but.

- Park End Street... New Road, énuméra-t-elle.
- Oxfordshire County Hall ! fit mécaniquement le chauffeur.

Le bus s'arrêta et deux personnes montèrent pour s'installer vers le fond du véhicule.

- Queen Street, continua Virginia.
- Le Supermarché de Westgate ! reprit le chauffeur en ralentissant jusqu'à l'arrêt.

Et ainsi de suite. L'arrêt suivant fut Lincoln College. Puis le bus remonta High Street, déposa ses passagers à University College et à Saint Edmund Hall.

Au Magdalen College, un long bâtiment austère dont la façade centrale faisait penser à ces vieux temples du temps des Romains, le chauffeur nous invita à descendre du véhicule.

- C'est le terminus, m'sieur-dame !
- Nous n'allons pas plus loin ? s'étonna Virginia.

Son air désolé et presque suppliant dut troubler le chauffeur. Il sembla réfléchir à quelque chose puis

il esquissa un large sourire.

- Ma prochaine tournée ne commence que dans une heure ! Je peux peut-être prolonger un peu mon parcours, si vous voulez !
- Nous allons à Headington, fit Virginia. A Sanfield Road.
- Héhé ! s'exclama le brave homme. Beaucoup de touristes étrangers se dirigent vers Sanfield Road depuis quelques années... à cause du vieux professeur, n'est-ce pas ? Il y a pourtant tant de jolies choses à voir dans notre bonne vieille cité d'Oxford. Allez ! Installez-vous. Je vous emmène à Sanfield Road.

J'étais épaté. En un sourire et un regard, Virginia avait obtenu ce qu'elle voulait : que le chauffeur poursuive son chemin au delà du pont de Magdalen.

Nous continuâmes donc, passant sur le pont, remontant Saint Clement Street, Headington Road... Le chauffeur décrivait le parcours pour nous.

- A gauche, c'est Headley Way. Juste après, c'est la grande école des filles de London Road. Et Sanfield Road, c'est la rue suivante...

Le bus s'arrêta pour de bon.

- Nous voici arrivés. Le vieux habite au bout de la rue, si mes souvenirs sont bons. Une maison en briques recouverte de peinture blanche avec trois frontons. On la voit mal de la rue car elle est cachée derrière une grande haie. Bonne chance !

Nous y étions.

Sanfield Road.

Virginia était enfin au bout de son grand voyage.

Elle avait les mains crispées sur son sac. Et moi sur la poignée de ma petite valise.

Le quartier était un peu triste, mais le soleil estival lui donnait un air étrange et dépaysant. Toutes les maisons avaient d'indéniables traits communs, mais en fin de compte les jardins, très différents, donnaient à leur façon des cachets particuliers à chaque édifices.

A mesure que nous avançons, le bruit des voitures sur London Road devint de plus en plus discret.

N° 60 ; n° 62... un panneau indiqua la direction de l'hôpital John Radcliffe ; n° 64... une grande maison avec une haie parfaitement entretenue et un jardinier qui s'occupait d'un parterre de roses ; n° 68...

Et enfin, au bout de la rue, un peu avant un virage vers la gauche, le n° 76.

Chapitre 15

SANFIELD ROAD

The street is cold, its trees are gone.
The story's told the dark has won.
Once we set sail to catch a star.
We had to fail, it was too far.

Cream, 1968

Nous étions devant la porte. Un peu inquiets.
Virginia sonna pour la troisième fois. Sans plus de succès...
– S'il vous plaît ! héla une voix venue de l'autre côté de la clôture. S'il vous plaît ! Que faites-vous ici ?

- Nous venons rendre visite à Mr Tolkien, fit Virginia d'une voix ferme, sans se démonter.
- Ah, bien sûr... reprit la voix, d'un ton désolé.

Une vieille dame apparut dans l'allée du jardin, un bouquet de roses et un sécateur à la main.

- Bonjour, je suis Miss Nicolls, fit-elle. Je suis la voisine. Je vous ai entendu parler depuis ma roseraie. Vous souhaitiez voir Mr et Mrs Tolkien, n'est-ce pas ?
- C'est exact, dis-je.
- Ah, fit-elle en me dévisageant avec un rictus moqueur. Des Américains. Ça faisait bien trois mois que nous n'avions plus eu d'Américains à Sanfield Road. Des Néerlandais, dernièrement. Un Argentin la semaine dernière. Comme vous ils se sont bien cassés les dents.
- C'est à dire ?
- Mes pauvres amis. Ça fait bientôt quatre mois que les Tolkien ont quitté Oxford. Ils ont acheté une maison dans une autre ville.
- Où ? Où ? supplia Virginia.
- Chère enfant, ne comptez pas sur moi pour vous le dire. Les Tolkien souhaitent conserver le secret de leur nouveau domicile. Ils ont été assez embêtés par les visiteurs depuis ces dernières années. Ils se sont octroyés des vacances bien méritées, à mon avis. En tout cas, ils sont partis et aux dernières nouvelles, ils n'ont pas l'intention de revenir de sitôt ni à Oxford, ni dans la région...

Un vent frais s'engouffra dans l'allée au milieu des roses. Je fus pris de frissons. Le soleil venait de glisser derrière le toit de la maison. Il était tard.

J'avais envie d'un Whisky. Sans glaçons.

J'avais envie de voir mes filles.

Chapitre 16

RETOUR AU PAYS

Gotta fly tomorrow
Gotta take my knees...

John Mayall, 1968

Le choc fut rude.
Il l'était pour moi.
Il devait l'être au centuple pour la pauvre jeune fille dont le visage, malgré une apparente froideur, montrait certains signes de profonde déception, dans le regard notamment.

Le soir tomba. Généreuse, Miss Nicolls nous invita à dîner chez elle. Et à passer la nuit. La détresse silencieuse de Virginia influença probablement cette invitation inattendue. Nous parlâmes un peu des Tolkien, de leur vie à Oxford, des nombreux visiteurs que le professeur recevait, bon gré, mal gré...

Virginia interrogea Miss Nicolls à propos du suivi du courrier des époux Tolkien.

– C'est mon mari qui récupère le courrier des Tolkien. La plupart des lettres sont redirigées par le service des postes vers leur nouveau domicile. Mais certaines arrivent encore tout de même jusqu'au 76. Il n'y a pas longtemps, un de vos compatriotes, Henry N. Beard, a écrit une longue lettre pour demander l'autorisation de publier une parodie du *Seigneur des Anneaux*. Nous avons transmis le courrier et je crois que Mr Tolkien leur a répondu tout de suite... En général il répond toujours aux courriers. Mais il en reçoit tellement...

Vint le lendemain. Il fallut bien rentrer.

Le voyage de retour, en taxi jusqu'à Londres, fut particulièrement morose.

Virginia ne voulait pas rentrer à Bloomington. Je la comprenais.

Mais mon boulot, c'était de la ramener à ses parents.

Je ne voulais pas me rendre complice de sa fugue. Ni être accusé d'enlèvement.

Je voulais rentrer chez moi et noyer tout ça dans un grand verre de n'importe quoi.

Dans l'avion qui nous emmenait à New York, elle se dérida un peu.

Nous continuâmes à parler du *Seigneur des Anneaux*. Cela expliquait sans doute l'amélioration de son humeur.

Elle semblait apprécier ces conversations. Moi aussi. C'était à chaque fois une occasion conviviale de retourner se promener en pays de Comté, dans les confortables couloirs de la maison d'Elrond (pas notre ami le Lord londonien, mais le demi-Elfe, bien entendu) ou dans les bois de Lothlórien. Son sujet préféré, c'était l'étrange Tom Bombadil. Me raconter ses mésaventures poétiques sur les incertains chemins de la Vieille Forêt semblait la régaler. Elle connaissait certains passages par cœur :

*"Il était un joyeux passager,
Un messenger, un matelot,*

Qui avait construit une nef dorée... ”

J'aimais l'écouter réciter. Sa voix était agréable. Parfois, elle ponctuait ses phrases de petits rires gênés car des passagers se retournaient vers elle. Et quand je rouvrais les yeux, je ne voyais que son sourire. Auprès d'elle je me sentais vraiment revivre. Je retrouvais toutes les délicieuses émotions qu'un père peut ressentir auprès de sa fille : amour, fierté, étonnement...

Puis New York et son aéroport fut en vue.

Une fois au sol, coup de fil à Marlon Sheppard, ému d'entendre la voix de sa fille chérie. Nouvel avion pour l'aéroport d'Indianapolis ou Mary et Marlon nous attendaient. Retrouvailles. A la fois émouvantes et pathétiques.

Marlon me remit un chèque contre un reçu (que j'avais préparé avec soin et force détails dans l'avion de New York). Puis il y eut ces adieux pénibles maculés de mercis maladroits. Virginia me fit un signe désolé et tristounet de la main à travers les vitres de la Ford de son père.

Puis ce fut tout.

Je me retrouvais seul à attendre un taxi avec mon chèque en main. Avec le rire délicieux de Virginia résonnant à jamais dans ma tête...

Chapitre 17

BLOOMINGTON, THANKSGIVING 1968

Ev'ry night I'm there
I'm always there she knows I'm there
And heaven knows I hope she goes
I find it hard to realize that love was in her eyes
It's dying now, she knows I'm crying now

Barry Ryan, 1968

On raconte que le déjeuner de Thanksgiving se compose toujours de certains plats servis lors de la première fête célébrée au XVII^{ème} siècle par les immigrants puritains du Massachusetts... dinde rôtie, sauce aux airelles, pommes de terre, tarte au potiron...

J'ai toujours détesté cette fête.

Ce fut un soir de Thanksgiving que Cynthia me vola mes filles...

L'année 68 allait bientôt se terminer... une belle année pour l'Amérique. La guerre au Viêt-Nam et la sanglante offensive du Têt en février ; émeutes meurtrières dans les ghettos noirs des grandes villes ; agitations et violences sur les campus des universités ; assassinat de Martin Luther King en avril ; de Bob Kennedy en juin ; l'élection de Richard Nixon à la Présidence... Pas de quoi donner le sourire... Et Thanksgiving me déprimait toujours autant.

Depuis septembre, vingt fois, trente fois, j'ai failli décrocher le téléphone pour appeler Virginia. A quoi bon ? Je serais à coup sûr tombé sur Mary ou Marlon. Qu'est-ce que j'aurais pu leur dire ? Que leur fille me manquait ? Que je pensais à elle chaque jour depuis notre retour à Indianapolis ?

... Aurai-ils seulement compris ce que je ressentais ?

Parfois j'avais un peu honte de cette confusion des sentiments... il y avait une telle différence d'âge entre elle et moi. Elle aurait pu être ma fille... Mais elle n'était pas ma fille.

Et le manque que je ressentais n'avait en fin de compte pas grand chose à voir avec le vide laissé dans ma vie par l'absence de Pearl et Rosie.

En octobre, j'avais lancé quelques coups de fils à des collègues de Los Angeles. Je leur avais parlé de Cynthia. Sans doute avait-elle changé de nom. Mais je la soupçonnais d'avoir refait sa vie là-bas, avec les filles.

J'attendais donc qu'on me rappelle...

La bouteille de scotch attendait avec moi. Sur mon bureau.

A côté, la photo des filles. Pearl à 15 ans et Rosie à 13.

De l'autre côté, *The Hobbit* que j'avais lu récemment. Et la photo de Virginia.

Elle était restée dans ma poche depuis la fin de l'enquête.

En fait, cette bouteille de whisky était à cet endroit depuis mon retour d'Angleterre.

Je n'avais plus bu une seule goutte.

Et ça ne me manquait pas.

Seules Pearl et Rosie me manquaient. Et Virginia aussi...

Chapitre 18

BLOOMINGTON, NOËL 1968

I want to tell you a story
About a little man
If I can.
A gnome named Grimble Grumble.
And little gnomes stay in their homes.
Eating, sleeping, drinking their wine.
He wore a scarlet tunic,
A blue green hood,
It looked quite good...

Pink Floyd, 1967

J'avais cessé définitivement de boire. Je me consacrais à présent à la relecture attentive des romans de Tolkien, cet insaisissable professeur anglais. J'étais bien.

Un détective privé de Los Angeles m'avait confirmé la présence d'une certaine Cynthia Burrows (c'était son nom de jeune fille) et de ses deux filles Pearl et Rosie Batista dans un quartier de la périphérie de Los Angeles. Pas très loin du bord de mer.

Cynthia avait toujours rêvé de vivre près de l'Océan. C'était visiblement chose faite.

Ces nouvelles merveilleuses m'avaient redonné une énergie hors du commun.

Je m'apprêtais à quitter Bloomington pour L.A. dès le 1er janvier...

Pour fêter ça, j'avais acheté quelques disques. Des groupes anglais, histoire d'écouter autre chose que du Blues. Un de ces disques me faisait penser à Virginia, à Tolkien et à notre aventure anglaise. C'était *The Piper at the Gates of Dawn* de Pink Floyd, qu'elle possédait également.

Ce jour là, j'écoutais "The Gnome" en promenant mon regard sur la carte de la Terre du Milieu du *Seigneur des Anneaux*.

Le téléphone sonna.

- Toni Batista ? fit une voix hésitante à l'autre bout du réseau.
- C'est moi.
- Virginia Sheppard à l'appareil. Vous vous souvenez de moi ?
- Comment aurais-je pu oublier...
- Je... je voulais avoir de vos nouvelles. Comment allez-vous ?
- Très bien. Je crois que j'ai retrouvé la trace de mes deux filles.
- Extra ! s'exclama-t-elle. C'est une très bonne nouvelle !

Je l'imaginai derrière son téléphone. Je revoyais son beau regard, son visage souriant et ses expressions merveilleuses.

- Je vais bien aussi, fit-elle en anticipant ma question. J'ai reçu une lettre.
- Une lettre ? Une lettre de qui ?
- Une lettre de J.R.R. Tolkien, bien sûr ! De qui voulez-vous que ce soit, dit-elle en riant.

Je l'ai reçue cette semaine ! C'est une longue lettre d'au moins cinq pages. Au début, il s'excuse de ne pas m'avoir répondu tout de suite à cause de son déménagement et d'un séjour à l'hôpital pour une entorse à la cheville. Mais nulle part il ne précise où il a déménagé. C'est un malin !

Ensuite, il y a tout un paragraphe sur des réponses aux questions que je lui posais au sujet de la Comté, du personnage d'Aragorn... et il a réservé une grande partie du courrier sur l'origine et la nature réelle de Tom Bombadil...

– Alors ? Qui est donc Tom Bombadil ?

– Il m'a demandé de garder le secret. Vous vous rendez compte ? Je partage un secret avec J.R.R. Tolkien en personne !...

Son enthousiasme était délicieux à entendre. Ce courrier représentait tellement de choses pour elle. Et ce coup de téléphone tellement pour moi. Elle ne m'avait pas oublié. Nous nous parlions comme si notre séparation datait de la veille. Il me tardait de la revoir.

– Heu... Toni, fit-elle hésitante. Je vais quitter mes parents...

– Ah non ! rouspétais-je. Tu ne vas pas remettre ça ! Tu es beaucoup trop jeune pour partir à l'aventure !

– Je ne m'enfuis pas, cette fois-ci, dit-elle en riant. Je vais rejoindre ma vieille tante Gabrielle Sheppard à Los Angeles à partir du 1er janvier. Mes parents sont d'accord... J'ai réussi à m'inscrire à des cours privés pour continuer ma scolarité et essayer de rentrer à la fac d'ici deux ans. Je n'en peux plus de Bloomington et des ses habitants... Il n'y a que vous que je regretterai.

Chapitre 19

EPILOGUE CALIFORNIEN

All the leaves are brown
And the sky is grey
I've been for a walk
On a winter's day
I'd be safe and warm
If I was in L.A.

The Mamas & the Papas, 1968

Les hasards du destin sont parfois étranges. Et certaines rencontres changent complètement le cours d'une vie.
J'ai fait deux merveilleuses rencontres cet été là : Virginia et J.R.R. Tolkien.

J'ai appris que ce dernier était mort en septembre dernier. J'ai ressenti comme un grand vide. Virginia aussi. En hommage à sa mémoire, elle a brûlé la fameuse lettre de décembre 1968 envoyée par le vieil écrivain. "Pour garder à jamais le secret" avait-elle expliqué. "Ainsi, personne ne saura jamais qui est Tom Bombadil..."

Virginia était une fille incroyable. Mes sentiments pour elle avaient depuis quelques temps franchis la frontière ambiguë entre l'amour que je pensais paternel et l'Amour tout court. Et du coup, au début de l'année, elle était devenue ma femme.

En Angleterre, à la même époque, le petit Marc aux cheveux bouclés était devenu avec son groupe Tyrannosaurus Rex raccourci en T-Rex, une star planétaire, tirant enfin à lui la grande couverture du succès dont Led Zeppelin, David Bowie ou les Rolling Stones se couvraient sans partage depuis des années. Et si Peregrin Took avait disparu de la circulation, Lord Elrond était toujours présent, encadrant et orchestrant la mode Glitter depuis les clubs londoniens qu'il possédait.

Le groupe de Rory Gallagher avait eu un beau succès en Angleterre à l'époque du grand Festival de l'île de Wight. Et depuis, plus rien. Rory faisait encore parler de lui de temps en temps en solo... mais la mode n'était plus au blues rugueux du jeune irlandais. Dommage.

Lorsque je me suis installé à Los Angeles, j'ai pu retrouver Pearl et Rosie. Elles ne m'avaient pas oublié malgré ces longues années de séparation..

Rosie travaille pour une association écolo en Californie du sud. Elle a de temps en temps des petits soucis avec la Police, mais je suis toujours là pour la sortir du pétrin.

Pearl est aujourd'hui mariée avec un ingénieur qui conçoit des modèles d'ordinateurs grand public. Un métier d'avenir selon lui. "Un jour grâce à des machines de ce genre branchées sur le réseau téléphonique, les gens pourront être informés en direct de ce qui se passe dans le monde, communiquer entre eux de chez eux, parler pendant des heures des sujets qui les passionnent sur des fora de discussion ..."

Je ne saurais dire, à l'heure actuelle, si mon gendre est un génial visionnaire ou un fou furieux qui a trop avalé de romans de science-fiction.

L'heure avance et ce récit arrive à sa fin. Je vais m'installer dans un fauteuil et découvrir un livre

que Virginia m'a acheté dernièrement. Une œuvre posthume de J.R.R. Tolkien. Le *Silmarillion*...
Mmmh... Voyons de quoi ça parle.

*Jean-Rodolphe Turlin
alias Isengar*

Novembre 2003

TABLE DES MATIÈRES

1. Bloomington, Indiana.....	3
2. Scotch sec.....	7
3. Indiana University.....	9
4. Ragoût de Lapin Blanc.....	13
5. Révélation.....	15
6. New York City.....	17
7. Mc Dougall Street, Greenwich Village.....	19
8. Vol BOAC New York – Londres.....	21
9. Swinging London.....	23
10. Middle Earth club.....	27
11. Middle Earth club (2).....	29
12. Didcot Parkway Station.....	31
13. Le train d'Oxford.....	33
14. Headington en bus.....	37
15. Sanfield Road.....	39
16. Retour au pays.....	41
17. Bloomington, Thanksgiving 1968.....	43
18. Bloomington, Noël 1968.....	45
19. Epilogue californien.....	47